

Triduum pascal 2020

Jeudi-Saint 2020

Frères et sœurs,

Il peut nous paraître étonnant que l'évangéliste saint Jean ait omis de nous parler de l'institution de l'eucharistie à la dernière Cène alors qu'il consacre tout un long chapitre sur le Pain de vie en insistant sur l'importance de manger et de boire le Corps et le Sang du Seigneur pour communier à la vie de Dieu. Dans son Évangile, on le sait, Jean a préféré insister sur le geste ô combien symbolique du lavement des pieds. Il nous fait percevoir à quel point l'institution de l'Eucharistie et le lavement des pieds sont deux gestes complémentaires qui s'appellent l'un l'autre et sont liés entre eux par une profonde unité.

Ce sont en effet les deux derniers gestes de Jésus avant sa mort, des gestes qui parlent d'eux-mêmes et qui ont valeur de testament. Ce sont des gestes de communion qui nous disent que Jésus ne donne pas simplement quelque chose, ni même un enseignement : il se donne lui-même. Impossible donc de les comprendre séparément. C'est si vrai qu'après l'institution de l'eucharistie, Jésus dit : « *Faites ceci en mémoire de moi* ». Et après le lavement des pieds, il dit de la même manière : « *C'est un exemple que je vous donne pour que vous fassiez, vous aussi, ce que moi j'ai fait pour vous* ». Les Pères de l'Église ont éclairé d'une vive lumière la portée de ce geste. Il y a, d'un côté, le *sacramentum*, c'est-à-dire le don que le Christ fait de sa vie pour nous dans l'eucharistie, et il y a, de l'autre, l'*exemplum*, c'est-à-dire la traduction sous forme de service que cette eucharistie doit prendre dans notre vie de tous les jours. Autant dire qu'à travers ces gestes, Jésus nous dit l'immense tendresse qu'il porte à l'adresse de ses disciples. Il les aime, et parce qu'il les aime, il veut être avec eux, vivre en eux, ne faire qu'un avec chacun. Loin de vouloir les dominer, il s'abaisse et s'agenouille ; il va jusqu'à se laisser manger et prendre la place de l'esclave. Nous sommes ainsi en face d'un Dieu qui se fait petit et pauvre, qui descend l'échelle de la promotion humaine, qui prend la dernière place, la place de l'enfant ou de l'esclave. Saint Paul écrira de Jésus dans l'épître aux Philippiens : « *Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant la condition d'esclave* ». Ce que Paul dit avec des mots, Jean le traduit par un geste, le lavement des pieds.

Dans le contexte singulier de la crise sanitaire que nous vivons, nous sommes toutefois contraints de nous soumettre à deux exigences bien difficiles. La première est de ne pouvoir refaire ce geste du lavement des pieds pourtant chargé d'un symbolisme très fort. La seconde, bien plus cruelle encore, consiste à nous priver momentanément de la communion corporelle faute de pouvoir nous rassembler dans nos églises pour participer à la messe. Croyez que l'évêque qui vous parle en éprouve une profonde douleur. Mais aussi crucifiante soit-elle, cette épreuve peut être l'occasion pour chacun de redécouvrir ce que ce sacrement de l'eucharistie recèle de trésors cachés et de nous préparer ainsi à le vivre avec une ferveur renouvelée dès que l'heure de la fin du confinement aura sonné. Il se pourrait bien, en effet que, dans notre participation régulière à la messe, en temps normal, nous restions quelque peu extérieurs au mystère qui se trouve célébré.

Ne nous arrive-t-il pas, parfois, de recevoir Jésus dans un cœur mal préparé, d'aller communier de manière routinière avec légèreté et indifférence, sans brûler au-dedans de nous du désir

d'accueillir Jésus et de nous conformer vraiment à sa vie d'amour ? Ce peut être ici l'occasion de rappeler que la participation à la messe ne se réduit pas à la seule communion. La communion eucharistique, certes, est le moyen habituel de communier à l'amour de Jésus pour nous. Mais on peut en être empêché pour de multiples raisons et s'unir pleinement au sacrifice de Jésus qui s'offre au Père pour le salut du monde. Le Seigneur n'est jamais prisonnier de ses sacrements et il sait se donner spirituellement avec grand fruit à celui qui ne peut s'approcher de lui dans l'eucharistie. Sainte Thérèse d'Avila s'exprimait ainsi dans *Le chemin de la perfection* : « [...] lorsque vous ne recevrez pas la Communion à la messe que vous entendrez, communiquez spirituellement ; vous en retirerez de grands profits. De même, recueillez-vous ensuite au-dedans de vous ; vous imprimerez ainsi en vous un amour profond pour Notre-Seigneur. Dès lors que vous vous préparez à le recevoir, il ne manque jamais de vous faire quelque faveur par une foule de voies mystérieuses » (ch. 37). Oui, on retire de grands profits spirituels en s'abstenant, non par contrainte, mais par amour de communier. Je suis personnellement bouleversé à chaque fois qu'à la messe je vois s'avancer vers moi des chrétiens croisant les bras sur leurs épaules pour recevoir la bénédiction au lieu de communier. Je suis convaincu qu'ils communient à la vie et à l'amour de Jésus avec une intensité autrement plus fructueuse que bien des baptisés qui accomplissent cette démarche avec tiédeur ou par automatisme. Ce qui compte, au fond, plus encore que la manducation physique du corps de Jésus, c'est l'insertion de notre moi dans le sien, c'est l'immersion de notre cœur dans son cœur miséricordieux. Un seul acte de foi y suffit. Volontiers, je relaie pour finir cette prière du cardinal Merry del Val reprise chaque jour par le pape François depuis le début de cette crise sanitaire :

« À tes pieds, ô mon Jésus, je m'incline et je t'offre le repentir de mon cœur contrit qui s'abîme dans son néant et Ta sainte présence. Je t'adore dans le Saint Sacrement de ton amour, désireux de te recevoir dans la pauvre demeure que mon cœur t'offre. En attente du bonheur de la communion sacramentelle, je veux te posséder en esprit. Viens à moi, ô mon Jésus, pour la vie et pour la mort. Que ton amour enflamme tout mon être, pour la vie et la mort. Je crois en toi, j'espère en toi, je t'aime. Ainsi soit-il. »

✠ Thierry Scherrer
Évêque de Laval

Vendredi-Saint 2020

Ce Jésus qui vient de remettre son Esprit entre les mains du Père au terme d'un procès des plus iniques suivi d'une longue et effrayante agonie, c'est le Christ, le Fils de Dieu, celui que Pierre appellera plus tard « le Prince de la vie ». Mais s'il est précisément le Prince de la vie, s'il est l'Auteur, s'il est la Source de la vie, étant le Fils de Dieu en personne, alors Jésus n'aurait pas dû mourir. Sa mort en quelque sorte est un état contre nature, et le fait qu'il soit mort devrait ainsi nous étonner davantage que le fait qu'il soit ressuscité.

Alors pourquoi est-il mort ? Il est mort pour s'être identifié à notre mort. Il est mort pour avoir voulu assumer jusque dans les profondeurs de son être pur et saint toute l'horreur, toute l'ignominie du péché qui est la cause même de notre mort. C'est ce que l'apôtre Paul affirme lorsqu'il écrit de Jésus : « *Celui qui ne connaissait pas le péché, Dieu l'a fait péché pour nous afin que nous devenions en lui justice de Dieu* » (2 Cor 5-21).

Tout le drame de la Passion, tout le sens de la Rédemption, tout ce qui a porté en ses motivations les plus intimes et les plus secrètes le « oui » du Fils de Dieu au jour de sa venue dans notre chair, ne trouve en définitive son explication ultime que dans ce projet insensé de Jésus de s'identifier aux péchés des hommes et d'en assumer jusqu'à la mort, les conséquences tragiques.

C'est ce qui explique qu'avant même d'être mort physiquement, Jésus est mort d'une mort intérieure. « *Mon âme est triste à en mourir* », dira-t-il au Jardin des Oliviers. La mort de Jésus est d'abord une mort du cœur et de l'esprit, une mort qui commence par l'esprit et par le cœur et qui s'achève seulement dans la chair. Et c'est ce qui fait que, déjà à Gethsémani, Jésus est livré à un supplice insoutenable. Au plus profond de son âme humaine se vit ce choc inouï, cette confrontation insupportable entre le péché absolu et l'innocence absolue. Et c'est cette coexistence en Lui de ces deux forces contraires qui a fait littéralement craquer son âme et a été la raison de sa mort. Dans son livre *Jésus de Nazareth*, Benoît XVI écrit : « *Précisément parce qu'il est le Fils, Jésus éprouve en profondeur l'horreur, tout le dégoût et la perfidie qu'il doit boire dans ce calice qui lui est destiné, tout le pouvoir du péché et de la mort. C'est tout cela qu'il doit accueillir en lui afin qu'en lui tout cela soit privé de pouvoir et vaincu.* »

Pour que notre célébration, ce soir, puisse nous rejoindre en vérité, sans doute nous faut-il prendre conscience que, dans ce calice d'épouvante que Jésus a consenti à boire jusqu'à la lie, c'était mon péché à moi aussi qui était présent. Il nous faut avoir le courage de regarder ce péché en face, le mien, mais il nous faut davantage encore contempler l'amour infini qui a poussé le Fils de Dieu à prendre sur Lui le péché pour s'en rendre vainqueur. Oui, regardons ce soir Celui que nous avons transpercé et demandons la grâce que ce regard puisse en vérité convertir nos cœurs et nos vies. Que nous entrions avec Jésus dans la liberté de l'Amour.

✠ Thierry Scherrer
Évêque de Laval

Vigile pascale 2020

Mes amis,

Au moment où je prends la parole, mes premiers mots s'adressent à nos frères et sœurs catéchumènes que j'avais appelés le 1^{er} mars à Pontmain à recevoir les sacrements de l'initiation chrétienne et qui se voient contraints, en raison de l'épidémie, de reporter la date de célébration de leur baptême. Je voudrais les assurer de mon affection paternelle et les inviter en même temps à vivre ce délai supplémentaire comme une grâce – j'ose dire une chance – pour qu'ils puissent intérioriser davantage encore ce mystère d'amour qu'ils s'appêtent à célébrer et s'attacher avec plus de ferveur à la personne de Jésus Sauveur. Courage et confiance à chacun ! Notre prière vous accompagne.

En cette nuit pascale, comment ne pas communier à la joie de ces femmes qui, se rendant de bon matin au sépulcre, constatent que la pierre qui fermait le tombeau a été roulée ? Alors que la désespérance avait gagné les cœurs, voilà que le miracle s'accomplit ! Jésus sort victorieux de la mort ! A la résurrection, ce sont elles, les femmes qui ont la première place. Ces femmes porteuses d'aromates, que la tradition orientale appelle les myrrophores, représentent l'Église gardienne de la vie par-delà la mort. Il y a dans la femme comme un fond permanent de vie qui la maintient dans une indéfectible espérance, qui lui fait croire, même dans les situations les plus critiques et les plus douloureuses, que l'inattendu peut se produire, qu'un miracle est toujours possible. Combien nous avons besoin de leur témoignage aujourd'hui encore, en cette période bien incertaine que nous traversons !

Je voudrais vous rendre attentif à un détail qui ressort de la scène évangélique telle que saint Matthieu nous la relate. Comme moi, vous aurez noté, sans doute, que l'annonce de la Résurrection est accompagnée d'un puissant tremblement de terre. Des gardes, également, chargés de surveiller l'entrée du tombeau, saint Matthieu nous dit qu'ils « se mirent à trembler et devinrent comme morts ». Bigre ! On pourrait dire avec une petite note d'humour que « la résurrection, ça secoue ! » Dans la première Alliance, déjà, l'intervention salvifique de Dieu dans l'histoire des hommes est souvent accompagnée de phénomènes cosmiques impressionnants qui n'ont pas pour visée d'effrayer les hommes, évidemment, mais de les rendre attentifs à la manière dont Dieu intervient puissamment en leur faveur.

Quand on parcourt le Nouveau Testament, on voit que le tremblement de terre, c'est aussi le signe du passage de l'Esprit. À la Pentecôte, souvenons-nous, la maison où les apôtres étaient réunis « se mit à trembler, et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint », nous dit Saint Luc dans les Actes. On ne peut pas méditer sur le prodige de la Résurrection de Jésus sans contempler l'Esprit d'amour à l'œuvre et faisant éclater sa puissance de vie créatrice. C'est bien dans la puissance de l'Esprit, en effet, que le Père a tiré son Fils des affres de la mort. C'est bien la force de l'Esprit qui a roulé la pierre qui retenait Jésus captif du tombeau. Ce que l'Esprit justement a opéré de prodigieux dans l'humanité du Fils de Dieu, il veut le réaliser aussi en chacune de nos vies. Tout le message de Pâques, en définitive, est dans cet appel à faire mourir en nous le vieil homme pour que la vie de l'Esprit nous fasse vivre en hommes nouveaux. Mais l'Esprit qui rend libre ne peut survenir en nos vies que si nous si nous lui frayons un chemin dans nos cœurs. Alors, je vous pose la question comme je me la pose à moi-même : allons-nous consentir enfin à vivre en hommes nouveaux ? Et pour cela, aurons-nous le courage d'appeler sur nous l'Esprit et sa puissance, sans redouter les secousses sismiques qu'il provoquera

inévitablement dans nos vies ? Non pas pour semer en elles le chaos et la désolation, mais pour tout remettre en ordre, au contraire ! Car l'Esprit ne survient dans nos existences que pour secouer notre torpeur, nous affranchir de nos esclavages, ébranler les vieilles assises sur lesquels nous avons faussement construit notre vie, arracher de nos cœurs les racines les plus tenaces, les plus vivaces de l'égoïsme et du repli sur soi. Alors, oui, vivre en ressuscités, forcément, ça secoue ! Mais c'est à cette condition seulement que l'Esprit pourra nous rendre libre et capable d'aimer.

Je reviens pour finir à l'actualité. L'ironie du moment veut qu'un virus en apparence insignifiant, mais redoutablement agressif, fasse trembler les bases du monde dans lequel nous sommes, jusqu'à contraindre au confinement les deux tiers de l'humanité. D'aucuns affirment percevoir dans ces événements les foudres vengeresses d'un Dieu avide de punir les hommes. Ne prêtons pas l'oreille à leurs dires. Le Seigneur nous l'affirme par la voix du prophète Ézéchiël : « *Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive* » (18,32). Plutôt que comme un châtiment, nous devons interpréter les événements que nous traversons comme un avertissement, un appel à changer de vie. Je voudrais citer en ce sens cet extrait de la lettre que m'a adressée une confirmante adulte et que j'ai reçue il y a seulement quelques jours : « *Cette période très tourmentée, grave, nous conforte encore plus dans le choix d'une vie simple basée sur le respect, l'écoute.(...) J'espère que chacun va tirer les leçons de ce que nous vivons en ce moment pour revenir à des choses simples, l'écoute de la Nature, de la voix de tous. Le message de Dieu s'inscrit dans ces valeurs. Ma demande du sacrement de confirmation est encore plus importante depuis un mois. Nous allons peut-être enfin devenir plus raisonnables avec notre Mère, la Terre, et savoir redonner de l'amour les uns envers les autres* ».

Voilà, mes amis. C'est vrai que la période que nous traversons est déroutante à bien des égards. Mais les crises, qu'elles soient d'ordre spirituel, économique ou même sanitaire sont un processus normal dans la croissance et l'évolution d'un corps social. Alors que l'épreuve subie ne vienne en rien gâcher la joie de cette fête. Comme je l'écrivais dans mon message de Pâques, nous reconnaître vulnérables n'est décidément pas une honte. C'est la condition pour que l'esprit de fraternité prévale dans un monde de performance et de compétition. C'est la condition également pour que la Bonne Nouvelle de Pâques puisse nous rejoindre et que jaillisse de nos cœurs, plus strident que jamais, l'Alléluia de la victoire de vie sur la mort. Qu'il en soit ainsi pour chacun de nous. Amen.

✠ Thierry Scherrer
Évêque de Laval

Jour de Pâques 2020

Persone n'a vu l'heure de la victoire de Jésus. Persone n'a été le témoin de la naissance d'un monde nouveau. Tout s'est passé à notre insu, au plus profond de la nuit, pendant que nous dormions. Et celle qui, à la pointe de l'aurore, se rend au sépulcre pour embaumer le corps de Jésus ignore tout, elle aussi, de ce merveilleux prodige. C'est le cœur douloureux et broyé que Marie-Madeleine vient visiter le tombeau Jésus. Son petit Maître, son Rabbouni, comme elle aimait l'appeler avec tendresse, avait été cloué à la Croix comme un malfaiteur. Son espérance était morte, son chagrin immense. Sa frustration était double : non seulement, elle ne se consolait pas de la mort de son bien-aimé, mais une fois arrivée au sépulcre, elle constate que la pierre a été roulée et que le corps de Jésus a disparu : « *On a enlevé le Seigneur de son tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis* ». La voilà anéantie : elle ne pouvait plus aimer Jésus vivant, et elle ne pouvait même pas l'honorer comme on le fait pour un mort. La présence, le souvenir, tout lui était repris. C'est comme si elle était venue pour rien, comme si elle avait aimé pour rien. Non, vraiment, tout cela était injuste, insupportable.

Cette épreuve de Marie Madeleine peut nous visiter parfois sur la route de notre propre existence. Alors que la Pâque est accomplie, tristesse et chagrin obscurcissent encore le fond de notre cœur. Car il peut nous arriver, à nous aussi, de douter des promesses de Dieu. Des expériences douloureuses ont peut-être entamé notre confiance en lui : la trahison d'un ami, la rupture d'une relation d'amour qu'on avait engagée dans la fidélité, un deuil dont nous avons du mal à nous relever, le sentiment aussi d'avoir échoué dans notre mission éducative ou professionnelle. Quand ainsi le champ de notre existence lentement s'obscurcit, alors seule la parole de Jésus peut nous rappeler à la vie et rouvrir l'horizon de notre liberté. C'est ce qui s'est produit pour Marie-Madeleine en cet instant où le Ressuscité l'a appelé par son nom : « Marie ! » Dans le temps d'un éclair, la voilà devenue un être nouveau, la voilà rendue à elle-même, toute prête à se jeter dans un élan d'allégresse au pied de la Vie. « *Je t'ai appelé par ton nom, et je t'aime. Tu as du prix à mes yeux !* » Entendre le Seigneur chuchoter ces paroles à l'oreille de notre cœur, quelle consolation ! C'est alors que, tout à coup, l'espérance renaît. Et c'est ce qui fait qu'il y a dans les récits de résurrection une fraîcheur extraordinaire, la fraîcheur d'une promesse qui reprend vie et qui éclot à elle-même quand ce qu'elle annonçait survient au-delà de son espérance.

Mes amis, pour Marie-Madeleine, le tombeau vide est devenu signe de présence et d'espérance, le signe définitif que Dieu tient sa promesse de vie aux hommes, et cela malgré tout ce qui peut s'opposer à elle, le péché, le mal et la mort elle-même. Et c'est pourquoi ce signe est plénitude de vie et de joie. Et c'est l'expérience de Jean également, le disciple bien-aimé, accouru à son tour au sépulcre avec Pierre. C'est à la vue des linges, nous dit l'évangile, que Jean a cru. Le tombeau est vide, certes, mais en réalité, il ne l'est pas entièrement. Car le linceul est toujours là, enroulé comme à l'heure de la sépulture. Saint Jean ne parle pas de linceul, d'ailleurs, il parle des « linges » au pluriel et note que ces linges se sont affaissés sur eux-mêmes par l'effet de la disparition soudaine du corps de Jésus. Rien ne semble avoir dérangé l'agencement de ces linges qui se sont comme vidés de leur contenu. Et c'est sur la base de cet indice matériel que l'apôtre pose un acte de foi en la réalité de la résurrection. Pour lui, c'est trop clair, le corps de Jésus a été pris dans la dynamique de la résurrection. Et c'est pour Jean un véritable choc. C'est comme si l'apôtre était devenu véritablement croyant le jour de Pâques.

Mes amis, il se peut qu'à notre tour, dans le contexte bien étrange qui est le nôtre en ces jours d'épidémie, nous devenions des croyants au sens le plus fort et le plus noble du terme. Ne serait-ce qu'en prenant vraiment conscience que la résurrection n'est pas une proclamation abstraite. C'est une bonne nouvelle que l'Église nous relaie chaque dimanche et qui transforme concrètement notre vie. La preuve de la Résurrection n'est plus seulement dans le tombeau trouvé vide, elle est dans le dynamisme et la joie d'une communauté qui aujourd'hui vit sa foi, qui se laisse renouveler par l'amour de son Seigneur, un amour sans cesse victorieux du péché et de la mort. Elle est dans le témoignage de baptisés qui, même en situation de confinement, comme c'est le cas en ce moment, ouvrent les portes de leur vie au vent rafraîchissant de l'Esprit. Saint Paul nous le disait, tout à l'heure, dans sa lettre aux Colossiens : « *Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les réalités d'en-haut* ». C'est comme si l'apôtre nous disait : « *Si vous êtes croyants pour de bon, alors cela doit avoir des répercussions concrètes dans votre manière de vivre au quotidien, cela doit se traduire par de nouveaux comportements et de nouveaux styles de vie* ». Oui, que l'Esprit Saint reçu à notre baptême nous fasse vivre en hommes nouveaux. Qu'il nous donne cette grâce de ne pas simplement croire en Jésus ressuscité mais, plus fondamentalement, de vivre de sa vie. Amen.

✠ Thierry Scherrer
Évêque de Laval